

À votre santé

Régis Lepage

Number 104, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6635ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lepage, R. (2005). À votre santé. *Moebius*, (104), 53–59.

RÉGIS LEPAGE

À votre santé

— Assoyez-vous, je vous prie ; le docteur sera là dans deux minutes.

Et elle s'en va, me laissant seul dans ce cabinet impersonnel comme tous les cabinets de médecins. J'aurais tant voulu qu'elle reste avec moi, juste un peu. Non ! J'aurais voulu qu'elle me tienne la main pendant tout le temps que je passerai ici à écouter mon arrêt de mort tomber de la bouche du docteur. Car je me doute bien de ce qu'il va me dire, malgré, ou plutôt à cause de toutes les précautions auxquelles il a recouru le mois dernier pour m'annoncer qu'il ne savait pas « exactement » ce que j'avais et qu'il devait envoyer dans un quelconque laboratoire un petit morceau de ma douleur et attendre le verdict avant de se prononcer. Il va donc se prononcer dans deux minutes.

— *Mesdames et messieurs, la Cour !*

Les gens se lèvent sans réfléchir, simplement parce qu'on le leur a demandé ; comme ils vont à la guerre, ou à la messe...

— *Monsieur le président du jury, avez-vous rendu votre verdict ?*

— *Oui, Monsieur le juge. L'accusé est...*

Mon esprit ne veut pas rester avec moi dans cet endroit sinistre mais il vagabonde dans des lieux qui ne le sont pas moins ; tout au plus m'évite-t-il de m'attarder sur ce mur où un entassement de diplômes est censé m'éclairer sur le cheminement professionnel de mon médecin. Mais vu qu'ils ont tous le double défaut d'être à moitié en latin et totalement pompeux, les indications qu'ils donnent pourraient tout aussi bien concerner un architecte, un notaire ou un avocat. J'en aurais bien besoin d'ailleurs, d'un avocat, pour me défendre contre toutes ces machines

bizarres aperçues à l'hôpital et qui mijotent très évidemment de longues tortures à m'infliger.

— *Grand Maître, cet hérétique qui gît devant vous n'a pas été délaissé de Dieu qui est d'une miséricorde sans fin, il l'a été du Diable qui s'amuse ainsi de ses souffrances. Mais il persévère à ne pas le reconnaître et encourt donc votre châ-timent. Bannissez de lui, et malgré lui, le mal qui l'habite afin que Dieu le reçoive, s'il affecte ne serait-ce qu'un peu de contrition au moment de Lui rendre son âme.*

Bon, j'aurais peut-être besoin d'un autre avocat.

Mon cœur bat fort, beaucoup trop fort. Si le médecin prend ma pression, c'est sûr qu'il va me prescrire des tonnes de pilules, des intraveineuses, une opération à cœur ouvert, une urne funéraire, une auréole... Je m'emballe. Je ne suis pas capable de suivre une pensée sans que celle-ci m'échappe, je ne peux que lui donner la chasse mais elle bifurque, se terre, brouille ses pistes.

— *Sonnez l'hallali ! La bête est encerclée. Retenez encore les chiens. Une flèche mettra fin aux jours de ce noble adversaire.*

En ai-je une en moi, une bête terrée prête à l'attaque pour défendre sa vie au prix de la mienne ? Existe-t-il des flèches capables de la vaincre ? Et un archer de valeur qui ne ratera pas la cible ?

Le temps est de plomb. Des deux minutes annoncées par la secrétaire, quelques secondes à peine ont été rognées et l'attente est de plus en plus lourde. Je suis prisonnier de cette attente. On ne dit pas aux prisonniers qu'ils sont toujours et nécessairement condamnés à vie ; qu'une fois leur peine purgée, quelle qu'en soit la durée, leur liberté un temps interrompue ne recouvre jamais la santé, pas totalement en tout cas, comme si une suppression de celle-ci laissait une cicatrice, toujours douloureuse. C'est peut-être mieux de n'en rien dire ; les sots n'y comprendraient rien et les autres... Suis-je de ces autres ?

Mon esprit tournoie.

Deux preux chevaliers en armure sur leurs chevaux en armure guettent la main fine de leur Dame qui lâchera le mouchoir qui les tient pour l'heure immobiles. L'assaut aura lieu à cet instant et jettera l'un d'eux dans la mort. Le silence serait total si les oiseaux avaient le décorum de l'épargner.

Qu'à cela ne tienne ; à l'intérieur d'une cuirasse, on n'entend que les battements de son cœur, peut-être les derniers. Et aussi le ressac de sa respiration ; et aussi un glas ; et aussi les trompettes de la victoire. Les doigts ont frémi, le mouchoir chute enfin. Les chevaux, qui devaient guetter eux aussi le bout de tissu, s'élancent avant que les éperons ne touchent leurs flancs.

Je n'ai pas de contrôle sur mon esprit, qui que soit ce « je » et quelle que puisse être cette entité que je nomme mon esprit. Il est indépendant, il vagabonde comme et quand ça lui chante ; je l'observe, parfois de loin, encore sans le comprendre. Peut-être qu'à ma mort il sera simplement libéré, comme s'il était ici, en moi, dans une geôle ou un purgatoire ; l'enfer étant sûrement différent, plus long et moins neigeux en tout cas.

LA MORT. En majuscules. Voilà ce qui m'amène ici et qui repousse mes pensées comme un aimant à l'envers, empêchant toute tentative de concentration. Qu'est-ce que la Mort ?

Personnage osseux et souriant (il ne peut faire autrement) perdu dans les plis d'une longue pèlerine à capuchon et muni d'une faux qui a visiblement beaucoup servi et pas toujours très proprement.

J'ai dit concentration, merde ! À ma mort, je vais cesser d'être. Pas sûr ; surtout inacceptable. Alors quoi ? Il n'y a que deux possibilités : ne pas mourir ou accepter de mourir ; les deux présentant des difficultés que je ne me sens pas prêt à surmonter.

— *Acceptez-vous de prendre pour épouse la Mort, ici présente ?*

Concentration... Je ne peux pas chasser la Mort ; je ne suis même pas certain de la désirer vraiment. Curiosité, peut-être. De ce que sera mon comportement face à Elle et de ce qu'il peut bien y avoir au-delà d'Elle.

... and boldly go where no one has gone before.

Allez savoir... Si chacun a ses croyances et sa religion, chacun a-t-il son au-delà ? Logiquement (mais la logique a-t-elle sa place ici ?), ceux qui rêvent de contempler leur dieu pour l'éternité, dans une béatitude totale et définitive d'où tout bouleversement est exclu, ne seront pas nécessairement ravis de se retrouver au banquet d'Odin. Et inversement.

Ça fait presque deux minutes maintenant. Mon cœur ne tiendra pas le coup à battre aussi fort. Ce serait drôle (!) de claquer d'un infarctus en attendant le résultat d'un test dans le cabinet du médecin. J'en souris de bon cœur. Encore lui.

Je pourrais partir, là, tout de suite. Qu'ai-je besoin de savoir comment nommer cette douleur qui m'a d'ailleurs complètement quitté, l'infidèle, dès l'instant où je suis entré dans ce bureau ? De plus, les médicaments que le médecin m'a donnés « en attendant » m'ont beaucoup soulagé, ce qui me fait espérer qu'il a mis dans le mille et que la maladie qui m'a amené ici peut être terrassée. Elle l'est peut-être même déjà.

Saint Georges, lance à la main, fixe d'un œil d'où la pitié est absente le dragon qui n'en mène pas large, sachant à qui il a affaire.

Je regarde encore une fois l'heure. En retard ! Et d'une minute entière encore ! Il a dû partir pour répondre à un appel d'urgence, sûrement.

Hécatombe sur l'autoroute. Bhopal. Tchernobyl. Vietnam.

Il ne reviendra pas avant des heures, des jours. C'est inutile d'attendre plus longtemps. Allez, je m'en vais ; je reviendrai dans quelques mois, le temps d'obtenir un nouveau rendez-vous. À moins que... Je m'emballer peut-être un peu. Il s'attarde très vraisemblablement avec son dernier patient, ou encore il est à la pause-café avant de venir me rencontrer ; et s'il a besoin d'une pause avant de me parler, c'est qu'il a quelque chose d'horrible à m'annoncer, sinon il serait déjà là à me prescrire une ou deux pilules et me dire de revenir le voir si ça ne va pas. Ce retard me fait plus peur que sa présence tant redoutée.

La lumière dans ce bureau est épouvantablement forte.

Le prévenu est assis dans un bureau enfumé et sombre. La seule source de lumière est une lampe de table directement braquée sur son visage.

— *T'as tout ton temps, mon pote, mais tu vas nous débiller tout ce que tu sais sur Dédé et tu vas nous cracher le morceau sur sa planque.*

Tous les détails ressortent avec violence, tous les angles, tous les instruments, même la plante en pot a l'air d'une copie en plastique. Je me lève pour vérifier, gagné !

Elle est en plastique. Évidemment, vu son salaire horaire, il ne va pas perdre une seconde à arroser une plante ; pourquoi en met-il une alors ? Pour lui ? Pour moi ? Pour sa secrétaire ? Pour faire comme tout le monde ?

Bêêê... La pièce « Sheep » de Pink Floyd, sur l'album Animals, triste malgré son air entraînant parce que le phénomène de troupeau y est décrit sans complaisance pour l'humanité.

Je déteste les plantes en plastique ! Je déteste tout dans ce bureau ! À commencer par mon corps duquel je veux me dissocier mais qu'il me fait si peur de quitter. Deux minutes de retard. Le temps file quand on est en sursis. Je voudrais posséder un commutateur et le mettre sur « off » le temps que le docteur arrive. La vie n'est pas belle dans cet endroit. Elle ne l'est plus nulle part depuis la dernière fois où j'ai vu ce médecin et où il m'a fait part de son « inquiétude » quant à mon état de santé. Est-il vraiment inquiet ? Pourrait-il vraiment faire ce métier s'il était alarmé de la santé de chacun de ses patients ? Dans le fond, oui ; mais peut-être comme un mécanicien est préoccupé par le cliquetis dissonant émis par une voiture ; ou alors il dispose, lui, d'un bouton « off » qui entre en fonction au moment où il quitte ce bureau. Je déteste ce bureau.

Le temps coule. Si l'exactitude est la politesse des rois, j'ai affaire à un manant.

Un bruit derrière la porte ! Silence dans ma poitrine car mon cœur a cessé de battre pendant quelques secondes, suivi d'un vacarme assourdissant, toujours dans ma poitrine où il se démène maintenant comme s'il voulait rattraper les battements perdus. Il est en bonne forme ce cœur, sinon de pareilles commotions l'auraient mis K.-O.

— *Brancardiers, ramassez-moi ce minable et foutez-le où vous voulez, du moment que ce n'est pas sous mes yeux.*

Le silence est revenu au-delà de la porte. Fausse alerte. Je ne suis pas certain de survivre à la prochaine.

Mais pourquoi le docteur devrait-il nécessairement m'annoncer le pire ?...

— *Vous allez mourir... (voix métallique, trois octaves au-dessous de celle d'un baryton).*

Pourquoi pas...

— *Ce n'est rien (large sourire), les médicaments que je vous ai donnés ont réglé le problème ; revenez me voir dans une cinquantaine d'années.*

J'ai un peu tendance à exagérer, mais j'ai peur. J'ai peur.

Là, sur son bureau ! Si évidente qu'on ne voit qu'elle, une chemise de classement ! Bleue ! Pas rouge comme l'enfer ni noire comme la mort mais pas non plus verte comme l'espoir ; bleue. Ça veut dire quoi, bleu ? Peut-être qu'ils n'en ont plus de noires, ou de rouges, ou de vertes. Comment n'ai-je pas vu cette chemise plus tôt ? Je suis sûr que la réponse à mes angoisses est là. Ou alors le début d'une angoisse beaucoup plus profonde, celle de laquelle je ne me relèverai pas nécessairement. Je n'ose m'approcher pour aller voir ; je reste figé comme je suppose que je le serai quand le docteur ouvrira la bouche pour laisser tomber le verdict des examens. Il suffirait de quelques pas et d'un geste à peine indiscret pour savoir enfin, pour que cesse cette incertitude qui me tue. Allez, je me lève. Il y a un nom inscrit sur l'étiquette, écrit trop petit pour que je puisse le lire d'ici. Deux pas m'amènent assez près pour que je puisse y toucher en tendant simplement la main. Je la tends, soulève doucement le rabat et jette un œil innocent sur le dossier en gardant l'autre sur la porte par où le médecin peut entrer d'une seconde à l'autre.

Bond, James Bond...

Ouf, c'est écrit à la machine, donc lisible. Je me penche sur un mot en majuscules et souligné. La réponse. Enceinte.

Et autant pour ce grand connard de James Bond. Retourne t'asseoir, insignifiant. Et restes-y sagement jusqu'à ce que cette putain de porte s'ouvre et que le docteur entre avec tes putains de résultats d'examens.

Le prof parcourt les allées entre les pupitres et distribue les copies d'examen aux élèves en déclamant à voix forte les résultats qui s'y rattachent. La plupart de ces notes étant inscrites en rouge et d'une main rageuse, les étudiants sont tous crispés dans l'attente d'une remarque cinglante quant à la qualité de leur compréhension ou encore de leur intelligence, la critique la plus obligeante, la moins fielleuse étant un

reniflement de dégoût pendant que sa main laisse choir dédaigneusement la copie devant un élève soulagé.

Moi aussi je serai soulagé quand j'aurai enfin ce résultat. Quel qu'en soit le contenu, ce sera moins affreux que l'attente, l'incertitude, ce mélange espoir / désespoir qui finit par me donner la nausée.

Le Lusitania coule à pic (marre du Titanic).

Sur une colonne de flammes, la navette spatiale s'envole.

Un train bondé de déportés quitte la Gare de l'Est, à Paris.

Bernard Voyer prend enfin pied sur le sommet de l'Everest.

...

Le docteur ouvre la porte et entre dans son bureau.